Nouvelle-Orléans, le 1er octobre 1916.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.

Nouvelle-Orléans, le 1er octobre 1916.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Fortuné Jaubert.

L'Athénée Louisianais vient de perdre un de ses plus anciens membres, dans la personne de M. Fortuné Jaubert, qui a perdu la vie d'une façon tragique le 13 septembre 1916.

M. Jaubert est né à Barcelonette, dans le département des Basses-Alpes, le 20 octobre 1846, mais il est venu à la Nouvelle-Orléans très jeune; et depuis cette époque, par son intégrité et son énergie, il s'est créé dans le monde des affaires une place enviable; il a lutté bravement avec ses collègues des différentes sociétés françaises et louisianaises, pour perpétuer, en Louisiane, la langue, les traditions et l'influence françaises.

A la famille de son regretté membre, l'Athénée Louisianais désire offrir ses sincères compliments de condoléance et l'expression de sa profonde sympathie.

1815, 1915, Comparaison (Suite et fin)

Après la bataille de la Marne, la campagne devient une série continue d'opérations de tranchées. Après l'assaut ineffectif de l'Alle-

magne sur la France, l'effort du kaiser de conquérir l'Europe "en détail", nous voyons l'Allemagne obligée de combattre non seulement pour sa défense personnelle, mais pour celle de l'Autriche, son alliée. Guillaume II essaie à son tour le rôle que son illustre devancier, Napoléon Ier, avec ses aptitudes extraordinaires, n'a pas pu exécuter avec succès.

En touchant bien légèrement aux grands faits de cette terrible guerre, dont les échos vibrants nous parviennent de jour en jour, nous constatons ce que peut accomplir une diplomatie intrigante, servie par un trésor presque inépuisable, et des hommes d'état qui connaissent à fond l'art de manipuler.

Le but unique que se propose l'Allemagne en effectuant la prise d'Anvers le 3 octobre, est celui de mettre fin à l'attente turque en donnant au monde l'assurance d'une victoire éclatante. La combinaison réussit pleinement. Le 29 octobre deux navires allemands le "Goeben" et le "Breslau", pavoisant l'étendard turque mais ayant à bord des équipages allemands commandés par leurs anciens officers, également allemands, bombardent les ports russes de Théodosia et d'Odessa. La Turquie est pour ainsi dire

jetée dans une guerre pour laquelle elle n'est nullement préparée. Les hommes d'état condamnent presque unanimement cette décision de leur sultan.

L'Allemagne veut employer sa nouvelle alliée pour la conquête de l'Egypte. Certes, s'emparer du canal de Suez serait porter une grave atteinte à la puissance anglaise, et par conséquent compromettre la situation des Alliés. A l'Italie aussi cette attaque sera confiée. C'était, du moins, le programme prévu par la préméditation allemande. Depuis lors, l'Italie s'est jointe aux Alliés et travaille à la "rédemption" des provinces appartenant à l'Autriche-Hongrie, mais parlant toujours la langue italienne.

En suivant toujours le même tableau des événements militaires de 1915, nous voyons les armées anglaises commandées par Sir John French, passer en Flandre. Là se livrent des combats désespérés et non-interrompus du 20 octobre au 16 novembre. C'est pendant ces engagements terribles qu'a lieu la bataille d'Ypres, pour laquelle s'assemble l'armée la plus hétérogène que l'Europe ait vue depuis des siècles: des Anglais, des Français, des Algériens, des Sénégalais, des Hindous, tous recrutés de tous

côtés et lancés dans le tourbillon meurtrier. Ypres est presque totalement détruite après un bombardement de plusieurs heures; ses admirables trésors d'architecture flamande, qui faisaient l'admiration du monde entier, sont réduits en poudre par la main impie d'un Vandale du vingtième siècle.

Après les batailles en Flandre, il y a une accalmie dans la partie occidentale du théâtre de guerre. Les armées sont alignées et se font face les unes aux autres, dans des positions qu'elles doivent occuper des semaines et des mois, avec des changements insignifiants. Les yeux du monde se fixent à l'est de l'Europe, où la rencontre des forces du czar et celles du kaiser engendre une lutte titanique.

L'opération initiale de l'offensive austro-allemande sur le front oriental est l'attaque de Varsovie. La presse du monde entier annonce à grands fracas la prise de la capitale de Pologne, mais constate quelques mois après, que ce fait d'armes est beacoup moins important que nous le dépeint l'enthousiaste patriotisme germanique, et que cette offensive est en réalité une tentative d'aider l'Autriche plutôt que la mise à exécution d'un plan de conquérir la Pologne.

Depuis le mois de novembre, la mission de l'armée allemande est celle de Grouchy à Waterloo. Il s'agit de réprimer la force anglo-française pendant que l'empereur allemand dispose de la Russie, tout comme Napoléon devait disposer de Wellington pendant que Grouchy s'occupait de Blücher à Wavre.

Au contraire de Grouchy, les généraux allemands plus heureux, ou peut-être plus habiles, exécutent leur tâche malgré la pression qui grandit de jour en jour. Mais la Russie se bat toujours, et bien vaillamment; on n'a pas encore disposé d'elle. En attendant la réalisation de ce drame de l'histoire: l'englobement du plus vaste empire moderne, les généraux qui doivent effectuer cette merveille ont auparavant de quoi s'occuper. Il s'agit de maintenir et de renforcer des lignes interminables en France, en Flandre et en Alsace, tout comme Napoléon à Plancenoit devait faire face à une force prussienne qui allait toujours en augmentant.

L'empereur allemand, ne l'ayant pas conquise, peut-il contineur à défier l'Europe comme la France de la Révolution, ou bien l'Allemagne succombera-t-elle comme la France de Napoléon?

Nous, les neutres, nous suivons en spectateurs

intéressés les péripéties de cet émouvant drame militaire. Des communiqués nous apprennent journellement comment on se bat aujourd'hui en cette guerre mondiale, et déploient à nos yeux une liste incroyable des merveilleux engins dont se servent les différentes armées.

Napoléon, avec les ressources que le génie inventif de 1915 offre à Guillaume II, aurait-il conquis l'Europe? C'est une question à laquelle Napoléon répond lui-même quand il se déclare "l'enfant de la Révolution". En effet, il fut le produit de son âge, l'homme du moment, la créature des circonstances. Les méthodes de l'art militaire de 1915 étant fondamentalement différentes de celles que Napoléon élabora si brillamment, et les circonstances lui étant moins favorables aujourd'hui qu'elles ne lui furent alors, il est probable que son génie eût brillé avec moins d'éclat. Il eût peut-être failli avec les armées de Guillaume II, tout comme celui-ci eût été incapable de diriger les siennes.

Nous voyons donc que la nouvelle école succède à l'ancienne. Ainsi que Gneiseneau et plus tard von Moltke et Guillaume II ont appris l'art militaire à l'école de Napoléon, ainsi Napoléon, à son tour fut l'élève de de Gribeauval et le

premier à émettre un système encore inconnu et qui différait totalement de celui à l'usage des armées du Moyen Age et de celles de Frédéric le Grand. L'infanterie de Frédéric, admirablement disciplinée et possédant de grandes qualités manoeuvrières, faisait dépendre le succès de ses opérations de la longueur continue et de la largeur de déploiement de sa ligne, qui s'avançait aussi près de l'ennemi que possible et ensuite, par des manoeuvres promptes, prenait une position d'enfilade. Il lui fallait donc un terrain assez vaste pour que la ligne tout entière pût se déplacer.

Napoléon transforma les règles tactiques. Il porta au plus haut point la tendance qui se voit dans l'armée française aujourd'hui, de se séparer en divisions et éventuellement en corps. L'efficacité toujours grandissante des armes à feux rendit les troupes peu désireuses de s'exposer ainsi, à découvert, et les força à chercher refuge et à se battre derrière des obstacles naturels. L'action devint alors moins décisive. Par contre, la demi-attaque, l'escarmouche, la canonnade devinrent de plus en plus fréquentes. Les résultats techniques étant plus difficiles à obtenir, la nécessité survint d'avoir recours à la stratégie.

La bataille napoléonienne, dit un historien moderne, est toujours la bataille livrée par des armées à la vue l'une de l'autre, dans laquelle le général en chef, posté sur une éminence, aperçoit presque en entier les formations de l'ennemi et celles de ses troupes, peut donner en conséquence des ordres immédiats,—et, en somme, dirige personnellement une manoeuvre dont les différentes phases s'exécutent sous ses yeux. C'est l'événement qui solutionne toute bataille napoléonienne, toujours engagée, livrée, terminée entre une aurore et un crépuscule."

Par suite de l'évolution des préceptes de 1815, l'art militaire de 1915 se trouve entièrement renové. Un exemple saisissant nous en est donné par cette guerre de tranchées, que nul esprit n'avait prévu dans son ampleur et dans sa durée. Les généraux d'aujourd'hui en sont venus aussi à cette découverte que le génie d'un seul individu ne suffit pas à assurer la victoire aux immenses armées nationales qui sont le résultat direct du système de conscription, ces armées nécessitant un plus vaste champ d'opération et une rapidité d'action incroyable.

Les armées modernes sont organisées et dirigées par un groupe d'experts qui veillent à leurs

destinées et sont, pour ainsi dire, le cerveau pulsatif de cet immense corps mouvant. Ce système qui répugnait au génie et aux ambitions de Napoléon, est adopté et élaboré par l'armée allemande moderne, qui organise un état-major général, composé non seulement d'officiers les plus habiles, mais d'ingénieurs, d'hommes de science et d'architectes, les plus remarquables que puisse produire l'empire germanique. De cette combinaison résulte une armée qui est reconnue, même par ses adversaires, comme étant l'une des plus redoutables par le perfectionnement de son équipement et de ses corps techniques. Donc, la conception d'unité ainsi que l'entendait Napoléon, trouve peu d'adhérents dans l'école militaire moderne.

Cette différence entre les procédés de 1815 et ceux de 1915 est due surtout aux progrès de l'armement. Les merveilleuses inventions que la science met aux services des armées de 1915, n'étaient même pas à l'état d'ébauche embryonnaire en 1815. La seule mention de l'aéroplane, de l'auto-mitrailleuse, du sous-marin eût probablement été considérée l'idée chimérique d'un fantaisiste. Toutes les conditions de l'humanité moderne sont transformées par cette marche

rapide d'un progrès, insoupçonné de nos aïeux.

La campagne de 1915 nous offre un spectacle terrifiant de ce que peuvent accomplir ces artifices de la mort transportant dans leurs flancs les plus effroyables mixtures de la chimie. Le monstrueux canon de siège des Allemands, le "howitzer, lançant les projectiles les plus colossaux démantèle Liége, Namur et Lille, et prouve ainsi per cette "dégringolade de forteresses", combien est vaine la foi que l'on y plaçait. C'est la première des "surprises allemandes" que le kaiser servait au monde.

Les armées modernes se complètent encore de l'armée des ailes. Les plans les plus minutieusement étudiés pour assurer la position secrète des troupes sont forcés de se dévoiler à l'oeil scrutateur de l'aviateur intrépide, qui dans son monoplan, son biplan ou son Zeppelin, survole l'armée ennemie et peut donner les détails les plus exacts, ou bien verser sur l'ennemi, stationné ou en retraite, une pluie d'engins meurtriers. L'aviation, dit un stratège moderne, est la cavalerie transportée dans le domaine aérien."

L'armement moderne des rencontres navales est le merveilleux petit sous-marin qui avec son personnel de vingt-cinq à trente hommes, effec-

tue le coulage d'immenses navires et la prise des équipages. Ces inventions sont nécessairement fabuleusement coûteuses au trésor des états respectifs. L'Allemagne, par exemple, a permis la consommation de plusieurs millions pour l'unique perfectionnement du Zeppelin. La France, après avoir fait construire une forteresse, la démantèle et la réduit en poudre, simplement à titre d'essai.

Les économistes américains blâment fort cet immense déboursement; les pacifistes le qualifient de gaspillage. En somme, le résultat de leurs observations démontre que le capital qui devrait être employé aux entreprises commerciales et à la solde des ouvriers est englobé pour maintenir des millions d'hommes dans les différentes armées et dépensé vainement pour l'armement, la suspicion et la peur.

Il est certain qu'en l'année 1915 le monde déverse son or à pleines mains, comme il ne l'a jamais fait depuis les guerres de Napoléon et la coûteuse campagne de 1815. Mais en ces temps éloignés il n'y avait pas les relations commerciales intimes, la fusion d'intérêts de tout genre qui existent aujourd'hui. La ruine d'une nation influait peu sur le développement finan-

cier de sa voisine. Aujourd'hui il y a liaison étroite entre les nations, elles prospèrent ensemble. Nous en avons un exemple frappant dans notre propre pays. L'intérêt de l'Amérique dans les conditions internationales est devenu le brûlant problème du jour.

De temps immémorial la politique des Etats-Unis vis-à-vis de l'Europe a été une politique de non-intervention négative; elle est aussi vieille que l'histoire de notre pays.

Après la guerre de l'Indépendance Américaine, la nouvelle nation eut à faire face à des situations embarrassantes, provenant d'engagements pris avec la France. Vïent ensuite la guerre maritime que Napoléon fit à l'Angleterre. C'est à ce moment que le gouvernement des Etats-Unis promulgua la loi connue dans notre histoire sous lê nom de "Non-Intercourse Act", qui défendait aucun commerce avec les puissances belligérantes. Washington s'opposa fortement aux ententes et aux alliances d'aucun genre; ses émulateurs et successeurs à la présidence s'efforcèrent, eux aussi, de se tenir à l'écart des dissensions européennes.

Cette non-intervention qui paraissait si facile à établir avant et en l'année 1815, devient une

question hasardeuse en 1915, grâce à l'étendue du développement des relations internationales. Nous en avons l'illustration saisissante chez nous. L'Amérique, malgré la politique ultra-pacifique de son président, est sur le point d'être entraînée dans l'arène des combattants. Le gouvernement qui refuse de protester quand un peuple nie la foi jurée, secoue pourtant sa léthargique neutralité quand ce même peuple se met en rupture avouée avec la morale internationale, et coule un navire qui à comme passagers non seulement des neutres, mais des femmes sans défense et des enfants inconscients.

Après ce tragique événement, les relations entre les deux nations se tendent visiblement, une rupture est imminente. Le gouvernement américain envoie au kaiser une note de protestation contre l'outrage et une demande de réparation pour l'offense commise. La situation revêt un caractère aigu quand la nécessité de céder s'impose à l'une des deux puissances. "Si le président Wilson obtient la capitulation de l'Allemagne, dit le Petit Parisien, ce sera une grande victoire diplomatique, s'il rompt les relations avec ce pays, ce sera une éloquente leçon de moralité qu'il donnera au monde."

Malgré de nombreuses discussions et d'échanges de messages délibératifs, les résultats qu'obtient l'action diplomatique du président sont bien stériles.

L'Amérique parviendra-t-elle à maintenir sa neutralité jusqu'à l'issue de la guerre? C'est la question que se posent journellement ses diplomates, qui comprennent que si le sort fait pencher l'équilibre européen, et qu'une nation domine le monde et le courbe sous une tyrannie économique et politique, les intérêts et le pouvoir des Etats-Unis seraient gravement compromis.

Le droit sera-t-il vainqueur de la force? Pendant qu'une lutte est engagée qui oppose ces deux tendances, beaucoup d'Américains s'associent de coeur au grand drame qui se joue en Europe, et tâchent de prendre une faible part au concours de dévouement et d'héroïsme dont la France et les autres nations alliées donnent en ce moment l'exemple. Les plus riches d'entre eux établissent des ambulances. Les autres envoient des provisions, de l'argent pour les femmes et pour les enfants.

La nation américaine est sûrement celle entre toutes qui puisse le mieux apprécier en son

intensité cette admirable révolte de l'esprit de liberté qui ne veut pas périr!

Pour sauvegarder cette liberté chérie, les Belges si héroïquement guerriers, font de leurs corps un rempart contre l'effroyable poussée ennemie. Le valeureux roi Albert se montre dans toute sa noblesse, dans toute sa grandeur, et communique à ses troupes la force morale qui assure la victoire imminente.

Les Français, surpris par cette soudaine agression allemande et entendant presque jusqu'en leurs faubourgs le piétinement des hordes germaniques, frémissent de colère contre celui qui attente à leur liberté! Ils se lèvent tous comme un seul homme pour purifier et affranchir le sol sacré de la Patrie.

Il n'y a pas de panique, pas de révolutions à Paris. Pendant que l'ennemi se flatte d'encercler l'armée et d'emporter la capitale, que le gouvernement se retire à Bordeaux et qu'un second siège de la capitale semble imminent, au lieu de la violence, il y a du calme, personne ne profère l'affreux cri: "Nous sommes trahis", si connu des armées de 1815 et de celles de 1870.

Le soldat se souvient des grandes victoires de son pays, qui a promené à travers l'Europe

ses armées triomphantes. Le coeur haut, l'âme serèine, beau à voir sous le feu de l'ennemi, il a confiance en la justice de la cause qu'il défend.

L'armée tout entière de 1915 sent renaître en elle l'esprit de celle de 1815. Elle tressaille des mêmes craintes, vibre des mêmes colères. Le culte de son chef et la foi absolue en son génie, que l'armée de 1815 vouait à Napoléon, n'excellent pas la vénération et la confiance que les soldats de 1915 témoignent à Joffre, dont ils entourent le nom d'une auréole de respect, de tendresse.

Munie d'une si haute valeur morale, il n'est pas étonnant que l'armée française d'aujourd'hui écrive avec l'encre rouge de son sang, des pages d'épopée qui feront l'admiration des siècles futurs. Comme les héros d'Homère les soldats français lancent des défis à l'ennemi. Certes, les actes les plus valeureux de l'antiquité ont bien leur parallèle en celui de ce lieutenant, qui au moment désespéré de la lutte fait entendre cet appel sublime: "Debout les morts!"

A la Marne, l'ordre du jour de Joffre: "une troupe qui ne peut plus avancer devra se faire tuer sur place", est encore une autre admirable répétition moderne de cette majestueuse alter-

native de l'antiquité lancée par le césar romain à ses héroïques légionnaires: "Vaincre ou mourir!"

Sélika Mazerat.

L'Assemblée Générale de la Fédération de l'Alliance Française.

Extraits du rapport de M. le professeur Edouard J. Fortier, délégué de l'Athénée Louisianais à cette réunion annuelle.

M. le professeur Edouard J. Fortier nous a fait un rapport du plus haut intérêt de la quatorzième assemblée de la Fédération de l'Alliance Française. M. Jusserand, par ordre de médecin, se vit obligé de renoncer à la présidence de la réunion de cette année et il y est remplacé par le Consul Général de France à New York. M. Delamarre, secrétaire-général, fait un rapport historique de l'Alliance et la montre plus prospère que jamais. Des dons importants de MM. Leroy-White et Jusserand et de Mme Boardman furent reçus. Durant la séance se

firent entendre: M. J. Merlant, conférencier officiel, qui fit un charmant discours, M. R. Underwood, qui lut un poème à la France; M. Jules Bois prononça un discours qui plut et M. Burt Young fit une charmante allocution. La réunion se termina comme d'habitude par un excellent déjeuner offert aux délégués par M. Leroy-White.

L'Athénée Louisianais apprécie beaucoup les services rendus par M. le professeur Fortier et son intéressant rapport a été vivement goûté à notre dernière réunion.

Hommage.

De la part de Madame W. J. Sheldon, née Ulger Lauve, à Mexico.

Hommage adressé à l'Athénée Louisianais à l'occasion de son quarantième anniversaire d'existence. "A tout coeur bien né la Patrie est chère!"

Dans ce concert de louanges où, les voix les plus viriles ont célébré les gloires de l'Athénée; j'aimerais à faire entendre même de loin, ma petite note sensible d'hosanna, en l'honneur des

grands Louisianais qui ont élevé et de ceux aussi, qui perpétuent la sauvegarde de ce beau monument de la Langue Française, en Louisiane.

O langue maternelle! O verbe de la pensée, de la prière . . . . je t'aime! je te salue!!!

Il est d'autres éloges dûs, que j'offre chaleureusement au comité de rédaction, de la fête du quarantième anniversaire de la fondation de l'Athénée. Décider du choix des mérites de supériorité d'un manuscrit sur l'autre serait toucher aux prérogatives de lèse-majesté touchant chaque écrivain, dont la plume magistrale et le verbe ému . . . ont également rendu les beautés d'un sujet aussi distingué qu'intéressant, auquel ces rédacteurs ont attaché leur savoir et leur patriotisme au même diapason d'éloquence, au service du doux parler de France.

Invocation!

O toi langue inspirée! O toi verbe touchant!
Tu traduis tous les mots, jusqu'au plus tendre,
De l'homme et de la femme et tous ceux de l'enfant:
Les plus affectueux, qu'il est si bon d'entendre!

Et tes moindres accents sont purs, harmonieux;
Ton murmure est suave autant que la prière;
Plus doux qu'un souffle ému du luth mélodieux;—
C'est bien la langue aimée encore la première!

Correspondance.

Grosetto-Prugna, 1916.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, m'annonçant que, sur la proposition de M. Rouen les membres de la Société, à l'unanimité, se sont associés, dans leur dernière réunion, pour m'adresser leurs compliments de condoléances à l'occasion du décès de mon neveu Léon, tombé au champ d'honneur pour la défense de la Patrie et cité à l'ordre de l'armée.

Je suis profondément touché de cette marque d'affectueuse sympathie et, en vous remerciant sincèrement, veuillez être l'interprête de mes sentiments de vive reconnaissance auprès de notre Président et de nos collègues de l'Athénée.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et cordialement dévoués.

F. Ambrogi, Consul Général en retraite.

Permettez-moi de vous dire que j'ai lu avec plaisir la revue de l'Administration du regretté M. Fortier, par votre président, M. Rouen, dans la dernière livraison des Comptes Rendus. J'ai été particulèrement heureux d'y voir signaler la part que M. Fortier et plusieurs autres membres de l'Athénée—part remarquable—ont prise à notre Congrès de la Langue Française à Québec.

Soyez sûr que cette distinguée collaboration n'a pas été oubliée à Québec et que la Société du Parler Français au Canada en garde un souvenir particulièrement agréable.

Je vous prie de me croire, monsieur le sécrétaire,

Votre cordialement dévoué,

Antonio Huot, prêtre,
Vice-Président de la Société du Parler Français au Canada.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1916-1917

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

La Langue française au lendemain de la paix.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1917 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur

une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.